

CÉSAR MORO
Le Château de grisou

*Rien qu'une eau pour laver tant de sang
Un unique chemin pour le bonheur
De s'éveiller dans le rêve étincelant
Ton visage de château bouillant dans la nuit*

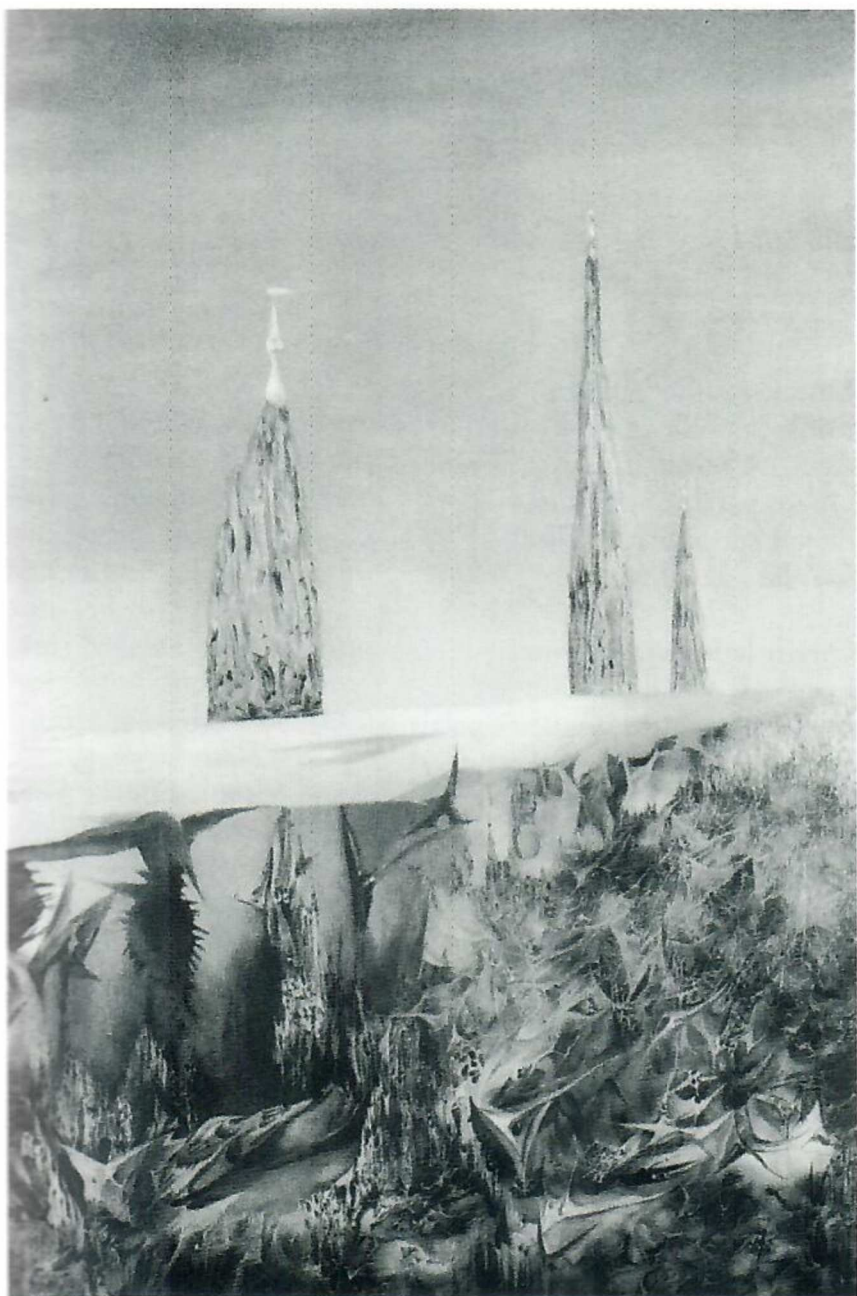
Fata Alaska

Dans un puits orné du vol lourd
De la merveille persistante à grande allure
Les ruines dans l'essor d'inégale profondeur
L'élégance rituelle le bond furieux

Tranquille dans la mer un homme se noie
Le cri perçant du marbre ailé dans la nuit
Double forêt à crinières avant l'aurore

Les mains dressent l'échelle sur paradis
Sur oiseau-lyre sur plomb
Variable lueur égale à la lueur et à elle seule
Qui trompera le monde refroidi
En perles en souterraines sources?

Un foulard de brume sur l'arbre essentiel
Se plie docile aux formes des fantômes
Familiers de Wolfgang Paalen



Wolfgang Paalen, *Fata Alaska*, 1937
fumage et huile sur toile, 91 × 60 cm,
Selma Ertegun, New York

Traité des étoiles

Étoile libre

L'étoile inutile paravent
Étiole la houle la fiole hurle
Agile nu fertile inaugure le vent
Qu'un paratonnerre file
Errant sur la lisse
Qui lie l'île au vent

Ouvrir la bouche à source
Fragile de rire d'iris
La distance entre langue et palais
Illuminée par le rideau liquide

Divine rencontre
Les émaux naufragent
Ténébreux présage que l'âge
Rieur et floconneux dissipe
Dans le ravin ombragé
Du dosage grandiose de l'amour

Étoile filante

Ô sort à jamais lié
Aux éclaboussures à l'usure du vent
Nocturne issue à l'éclat terne
Passage de l'hiver la lumière
Aux ongles libres sur un cœur sans armure
Fait sa griffe de lionne

Nuit belle de balafres antiques
Âpre vent tendres ténèbres
Gardez le château mouvant

Qu'une étoile tombe
Sur le sang de nacre
Sur le sein d'albâtre
Sur les poumons de neige
Sous les pieds de feu nocturne

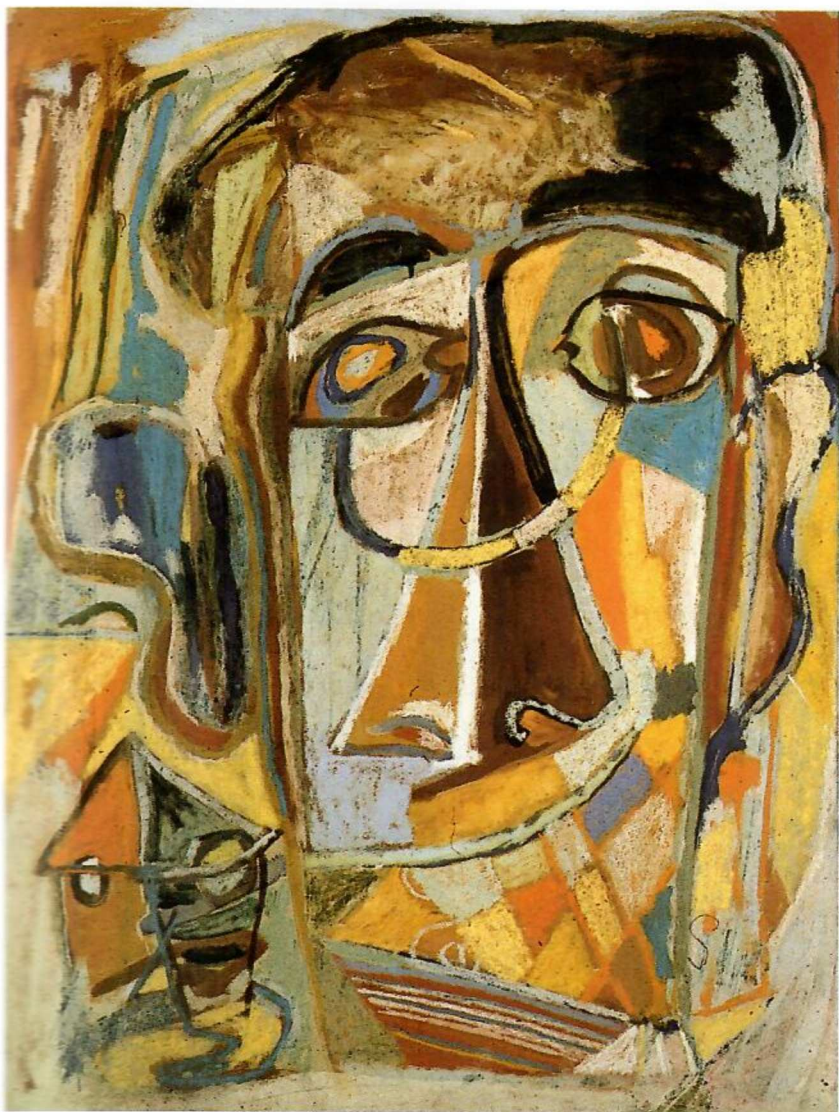
Ô Nuit libre à toi
À jamais ô parole

Une étoile parle

Mais plus cher est l'amour
Qu'une hirondelle perdant ses plumes
Plus léger que l'ivoire d'un visage adoré

Lire sur le rideau de sang
L'avenir du souffle
L'avenir de l'air environnant
La rumeur d'eau glaciale
Élue reine à voix haute

Tour de neige
Tourbillonnant aux limites
Au fin fond de la forêt élémentaire
Ridée de pluies torrentielles
Ô mer première
Nourrice de l'œil



César Moro, sans titre, Lima, 1954
pastel sur papier, 61,5 × 46 cm, coll. particulière

L'art de lire l'avenir

Trouble rire ou lourdeur imitée
Bordée par des chemins ruisselants
De larmes trouées clairvoyantes
Quel meurtre suivi d'apparitions limpides
Où le parricide évoque une paisible prairie stagnante

L'amère bise roule un tambour de fluide
Une charrue flambante sur le ciel
Perd roues et griffes comme des pétales
Formant des secrets et chaises pour fantômes

Si je veux dormir une tonne d'étoiles éclate
Je voudrais m'asseoir
Le temps dentelé s'efface
L'oubli n'a pas pu escalader
Le rocher funeste tombeau des oiseaux hilares

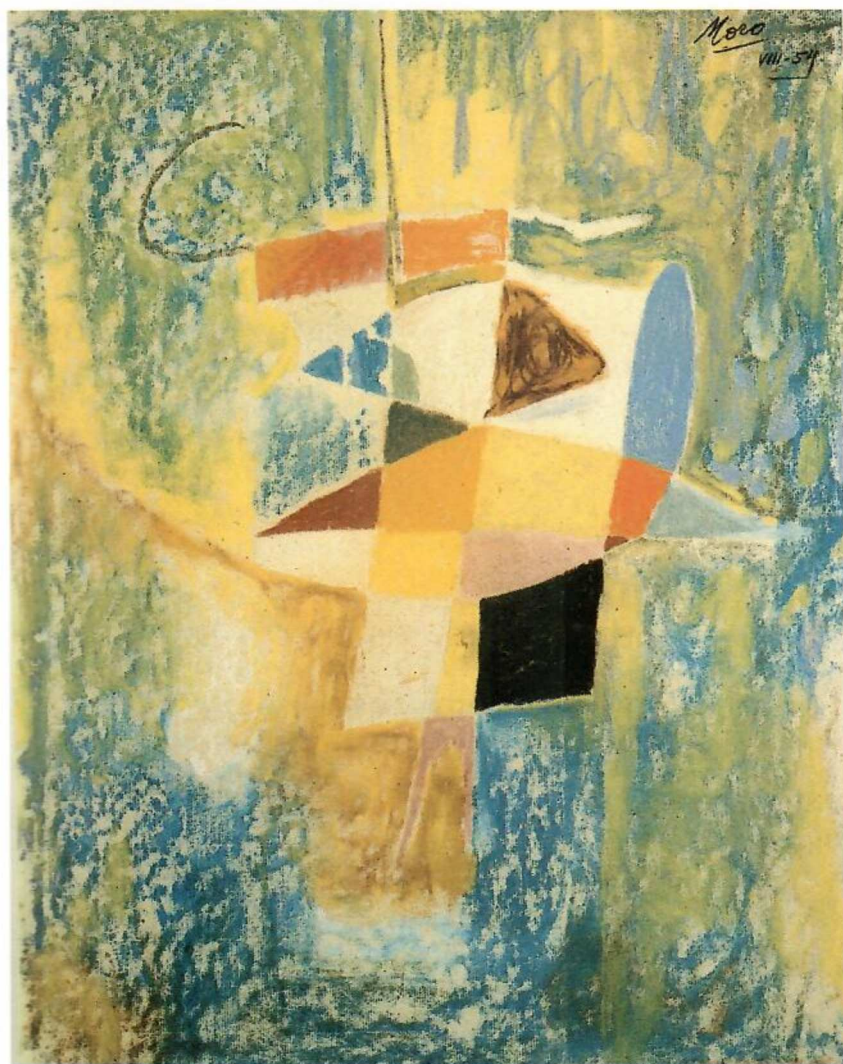
La fenêtre de la méduse

Jambes croisées:
Fougères fermées

Langue déliée:
Horreur du vide

L'hiver ne sait plus de quoi il retourne
Les mains de l'amandier du littoral
Glissent sur les cheveux déchirants
Une fois pour toutes le sommeil s'installe

À peine un cri
Et tout redevient ce grand silence
Cadencé et vorace
Marqué de blessures profondes



César Moro, sans titre, Lima, 1954-55
pastel sur papier, 61,5 × 46 cm, coll. particulière

Adresse aux trois règnes

Je parle aux trois règnes
Au tigre surtout
Plus susceptible de m'entendre
Au mâchefer à l'escarbille
Au vent qui ne se situe dans aucun des trois règnes
Pour la terre il faudrait parler un langage de boue
Pour l'eau un langage de ventouse

Pour le feu serrer la poésie dans un étau et fracasser le crâne
atroce des églises

Je parle aux sourds aux oreilles tuméfiées
Aux muets plus imbéciles que leur silence impuissant
Je fuis les aveugles car ils ne pourront me comprendre
Tout le drame se passe dans l'œil et loin du cerveau

Je parle d'un certain enchantement incompréhensible
D'une habitude méconnaissable et irréductible
De certaines larmes sèches
Qui pullulent sur la face de l'homme
Du silence qui résulte du grand cri de la naissance
De cet instinct de mort qui nous soulève
Nous les meilleurs parmi les hommes

Chaque matin se faisant tangible sous forme d'une méduse
sanglante à la hauteur du cœur

Je parle à mes amis lointains dont l'image trouble
Derrière un rideau de vacarme de cataractes
M'est chère comme un espoir inaccessible
Sous la cloche d'un scaphandrier
Simplement dans la solitude d'une clairière

Le merveilleux dépendant

Buisson

Couper un arbre dont le sang illustre
Les faits immémoriaux du crépuscule
Tendre la main la nuit aux tourbillons
Largement les présages l'eau glaciale tombent
Hors les traces pâlit la lune

Nuage guide-moi vers les terres désertes
Que la mer puisse déferler sur ma tombe

Lueur

Sur d'innombrables rangées de dents
Plus pures que l'albâtre d'une nacelle idéale
La sonnerie du clairon fait tomber la mousse nocturne

Effarée l'hirondelle à moitié nue
Picore les têtes des lions
Une à une les larmes glissent
Sur un miroir de marbre noir

Pyrophore

Le porphyre incandescent descend l'échelle de rubis
Le hibou libre pour la grande nage ailée
Brasse des affaires d'or
Fou de son corps de falaise

À la lueur des ombellifères
À la chaleur rayée du ciel,
D'un cri la perle des marais
Remonte le courant

Éternité de la nuit

Les mouvements de l'homme

Dans un délire d'extase le sommeil navré ruisselle sous la lampe éteinte

D'une armure de neige un cheval de fer surgit les paupières ouvertes

Face à face le rêve et l'arc-en-ciel déchirent mot par mot la parole

La courbe suivie ne sera pas la pente délaissée ni l'ombre vivace
Le froid peut submerger toute chose car le mouvement tient parole

Un gage à la mesure de la grandeur

Un soleil bas un astre errant une larme qui se déplace

L'extase délirante des mouvements écorche les murs de l'espace

Pour vivre à ses dépens l'air s'enivre de lui-même

Ô Nuit

Sois favorable au voyageur dont le chagrin ébrèche les montagnes

César Moro
poèmes choisis et présentés
par Daniel Lefort

César Moro, surréaliste dans tous ses éclats

César Moro (1903-1956) incarne exemplairement le drame et les servitudes de l'artiste qui ne s'est donné d'autre loi que la fidélité la plus absolue aux trois principes majeurs du surréalisme : l'amour, la liberté, la poésie. Drame et servitudes aggravés par sa situation littéralement excentrique, qui le place à deux reprises au cœur du mouvement surréaliste et le maintient pourtant en constant décalage. Partagée en longues périodes entre les trois villes qui le retiendront — Lima, sa ville natale, Paris et Mexico — sa précaire existence est marquée par une constante marginalité.

*Péruvien, Moro participe pleinement à deux moments-clés du mouvement surréaliste. Le premier — au foyer parisien — se situe au début des années trente, lorsque le poète adhère au groupe et aux positions défendues par Breton, Péret et Éluard au lendemain de la fracture manifestée par le pamphlet «Un cadavre» et le Second Manifeste du surréalisme. Pendant trois ans, de 1930 à 1933, il fréquente les réunions du groupe, participe aux manifestations collectives et donne des textes à la revue *Le Surréalisme au service de la révolution*, dont le magnifique poème «Renommée de l'amour». Déjà, il a abandonné l'espagnol de ses premières tentatives poétiques au profit exclusif du français. Tout indique que ce choix a procédé de la révélation rimbaldienne d'une langue qu'il a faite poétiquement sienne, alors que l'ambition guidant le jeune Moro vers Paris semblait le porter vers la danse et que ses premières années en Europe, à partir de 1926, le voyaient s'orienter vers une carrière de peintre. Mais ce choix linguistique était fait pour l'éloigner de ses compatriotes.*

*Le second résulte de la conjonction entre l'arrivée circonstancielle de Moro au Mexique en 1938 — chassé par la dictature — et le développement du foyer surréaliste mexicain avec les années de guerre. Une exceptionnelle effervescence intellectuelle et artistique anime la communauté surréaliste installée, provisoirement ou durablement, à Mexico autour de Benjamin Péret, Alice Rahon, Leonora Carrington, et surtout, par le rayonnement de son esprit et de son art, Wolfgang Paalen. Très proche du peintre autrichien, Moro le seconde activement, en liaison avec Breton encore à Paris, dans la préparation de l'Exposition internationale du surréalisme inaugurée à Mexico le 22 janvier 1940, dont il préface le catalogue. Il publie de nombreux textes et poèmes dans les revues mexicaines, notamment dans *Dyn*, fondée par son ami Paalen.*

*La fin de cette période — qui s'achève avec le retour définitif de Moro à Lima en 1948 — est marquée par un nouvel éloignement, cette fois par rapport à André Breton dont il critique fermement les idées, développées dans *Arcane 17*, au sujet de l'amour unique et hétérosexuel.*

*Moro a connu à Mexico les années les plus fructueuses de son existence. En 1943, il y compose et édite à compte d'auteur le premier de ses recueils poétiques : *Le Château de grisou*. Il y apporte un soin particulier, dont témoigne la présentation matérielle du volume et le manuscrit, calligraphié de sa propre main, offert à son amie Alice Rahon. Le choix de la forme brève, du vers*



César Moro, sans titre, Lima, 1954
pastel sur papier, 61,5 × 46 cm, coll. particulière

court, accentue la fulgurance des images qui déjouent toute rationalité et dont la plupart semblent jaillir du mouvement même de l'écriture ou des ressources sonores de la langue. La nervosité du style — si évidente dans ses textes critiques et polémiques¹ — se mue ici en un crépitement poétique qui justifierait le mot de Bernard Noël appliqué aux textes de Westphalen: «une poésie à l'état d'éclats».

Tiré à 255 exemplaires, ce recueil n'a jamais été réédité, hormis dans le volume César Moro, *Obra poetica I*, à Lima. Le choix de poèmes présenté ici vise à combler partiellement cette lacune.

Les dernières années de César Moro — de son retour au Pérou jusqu'à sa mort en 1956 — ne font que confirmer — malgré l'admiration fervente du cercle restreint de ses amis — l'incompréhension générale autour de son personnage, flamboyant et sans concession, mais capable de passer inaperçu du vulgaire. Mario Vargas Llosa a raconté dans ses mémoires² la complète occultation du poète de génie derrière la silhouette ridicule du professeur de français pédé-raste, objet du mépris et des avanies que lui prodiguaient les cadets de l'école militaire. Pourtant, les derniers mois avant sa disparition voient l'éclosion de ces pastels sur papier dont sont donnés ici quelques exemples. D'une dimension assez ample pour un artiste habitué aux formats les plus réduits, le souvenir du cubisme et d'une certaine abstraction y ordonne discrètement la suggestion fréquente d'un visage humain ensoleillé par la vibration des couleurs vives: embellie plastique où le bleu et le jaune seraient les teintes d'un crépuscule confondu avec la lumière du midi solaire. Ces reproductions répondent au vœu de mettre en regard les deux facettes de l'art de Moro, même si chez lui l'image poétique nous séduit plus souvent que l'image plastique.

Daniel Lefort

1. Réunis par André Coyne sous le titre *Anteojos de Azufre*.

2. *Le Poisson dans l'eau*, édition française, Gallimard, 1995.